



Bénis soient ma chère enfant et celui qu'elle aime. — Page 131, col. 1.

sauteur, de m'acquitter envers lui autant que je pouvais le faire, était donc mon seul véhicule; et quand M. Dufresnoy, triste d'esprit, malade de corps, à qui les détails d'affaires devenaient insupportables, finit par s'en reposer de tout sur moi, je me vis payé de mes peines au delà de mes espérances.

La maison, comme on pense bien, avait totalement changé d'aspect; la foule de convives et de visiteurs avait disparu. A l'exception de deux ou trois vieux amis, de Vincent et de sa nièce, M. Dufresnoy ne recevait plus personne. Très-souvent le soir nous restions seuls, Claire ou moi; alors nous faisons une lecture à voix haute; cela semblait distraire un peu M. Dufresnoy, qui, n'ayant jamais été causeur de sa nature, ne prononçait plus, je crois, vingt paroles dans toute une soirée. Depuis deux mois que Charles était mort, Claire n'avait pas ouvert son piano, lorsqu'un soir son père parut désirer l'entendre; et comme elle s'appêtait à le satisfaire: — La musique était le seul plaisir de la pauvre enfant, me dit-il tout bas; je ne veux pas qu'elle s'en prive.

Aux premières notes néanmoins il frissonna, songeant sans doute combien Charles aimait à entendre chanter sa sœur; mais Claire ayant choisi un air fort triste, il finit par se plaire à écouter ce doux langage. Pour mon compte, je fus charmé qu'une aussi agréable distraction vint rompre, à partir de ce jour, la douloureuse monotonie de nos soirées; j'étais satisfait de reconnaître d'ailleurs à ce trait, comme à beaucoup d'autres, qu'au sein de son affliction M. Dufresnoy reportât sur sa fille une partie de la tendresse que Charles obtenait naguère sans partage; j'en espérais beaucoup pour la consolation du malheureux père et pour le bonheur d'une famille près de laquelle je ne me sentais plus orphelin.

Les choses étaient dans cet état, quand mon cher Victor revint à Paris. Deux jours après son arrivée, comme nous parlions de lui à table avec Vincent, je ne voulus pas laisser ignorer à M. Du-

fresnoy que la crainte d'être importun avait seule empêché mon ami de se présenter chez lui.

Si notre deuil n'effraye pas sa gaieté, qu'il vienne, dit M. Dufresnoy, il fera de la musique avec Claire; et le lendemain j'amenai Victor. Son aimable et joyeuse figure perdit son expression habituelle à la vue des traits presque méconnaissables du maître de la maison. Mais quelle que fût la pitié que lui inspira une douleur si profonde, son plus grand intérêt se portait sur Claire, dont il n'avait jamais cessé de me parler dans toutes ses lettres comme d'un être à part, qu'il s'étonnait d'avoir connu sur la terre.

La retrouvant alors uniquement occupée des soins de consoler son malheureux père et de l'arracher à ses tristes pensées, il se mit à notre disposition pour nous y aider aussi. — Je suis à vos ordres, nous dit-il; puisque la musique paraît le distraire, envoyez-moi chercher à toutes heures du jour, et si voulez que je m'enquière de manuscrits, d'éditions précieuses pour sa bibliothèque?...

— Il n'a pas regardé sa bibliothèque depuis notre malheur, dit mademoiselle Dufresnoy en soupirant.

— Tant pis! tant pis! reprit Victor, il faut tâcher de le ramener à cela. Sa bibliothèque, mademoiselle Claire, c'est votre piano, c'est mon violon, s'il y revient, nous sommes sauvés.

Victor ne tarda pas à faire partie du petit nombre d'intimes que M. Dufresnoy consentait à recevoir. Non-seulement son talent comme chanteur et comme violoniste, réuni au beau talent de Claire, rendait nos concerts du soir délicieux; mais il suffisait qu'il fût là pour que notre cercle devînt moins sombre; Claire n'était plus si triste, Vincent s'en allait plus tard, et M. Dufresnoy lui-même, sans se mêler à notre entretien, ne lui refusait pas toujours un triste sourire.

Nous trouvant tous si bien de la présence de Victor, ma seule crainte était qu'il ne lui prît envie de retourner à Rouen. Mais les jours, les semaines se succédaient sans qu'il parlât de nous

quitter. Ses plaisirs pourtant se réduisaient à faire le matin de la musique chez lui, et à venir passer toutes ses soirées dans la plus triste maison de Paris; il ne m'en dit pas moins une fois qu'il n'avait jamais été plus heureux, et qu'il ne savait vraiment pas comment il pourrait perdre l'habitude de nous voir tous les jours et d'entendre chanter Claire.

J'étais si loin de penser qu'on pût ressentir pour mademoiselle Dufresnoy un autre sentiment que celui de l'amitié, qu'en dépit de mille indices qui auraient dû m'éclairer, je n'avais pas le moindre soupçon du danger auquel s'exposaient deux êtres qui m'étaient si chers. Le souvenir toujours occupé des traits ravissants de celle que je ne pouvais ni revoir, ni cesser d'aimer, je ne séparais point l'idée de la beauté de l'idée de l'amour. Sans songer qu'un irrésistible entraînement de l'âme doit avoir des mystères que n'expliquent pas toujours les yeux, je ne pouvais croire à la séduction d'une femme laide. Il se passa donc plus de trois mois sans que je découvrisse un secret, dont enfin je fus instruit tout à coup et par une circonstance bien légère.

Un soir, Victor avait été conduit à nous parler de famille; quoiqu'il ne fût pas un faiseur de sensibilité, tout ce qu'il dit de sa sœur, de son père annonçait tant de bonté de cœur, que M. Dufresnoy me dit quand il nous eût quittés: — C'est un excellent jeune homme que votre ami.

— Si distingué! répondit Claire! si noble d'âme! si... elle s'arrêta.

Je la regardai: ses joues étaient rouges comme du feu, et elle se leva sous un prétexte pour éviter nos yeux. Je ne saurais dire quel serrement de cœur me fit éprouver cette découverte, car je ne doutais plus que Claire n'aimât celui dont elle ne pouvait faire l'éloge sans se troubler autant. Je m'étonnai de mon aveuglement jusqu'à ce jour, en me rappelant mille détails qui auraient dû m'éclairer, en songeant surtout à quel point depuis un certain temps Claire avait changé de ma-